

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Marc Mongeau Du simple plaisir de dessiner

Francine Sarrasin

Volume 24, numéro 3, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11791ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarrasin, F. (2002). Marc Mongeau : du simple plaisir de dessiner. *Lurelu*, 24(3), 6-70.

Marc Mongeau : du simple plaisir de dessiner

Francine Sarrasin

6

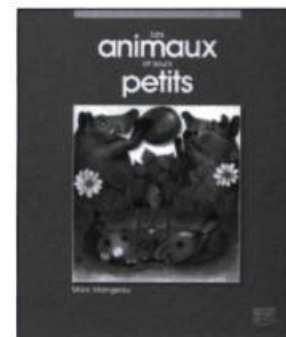


Au risque de le faire rougir, je dirais qu'une conversation avec Marc Mongeau a quelque chose de précieux, d'enrichissant et de vrai. L'artiste a l'étonnement facile, l'humilité

constante : c'est comme s'il ne pouvait imaginer qu'on puisse s'intéresser à son travail. Est-ce parce qu'il a choisi de faire ce qu'il aime le plus au monde? Et, au lieu de composer avec chiffres, compas et savants calculs d'ingénieur (carrière à laquelle il se destinait, peut-être), il occupe l'essentiel de sa vie professionnelle à dessiner? Même s'il me paraît calme et au-dessus de ses affaires (entendons ici échéances et projets divers), même s'il a le respect du moment qu'il m'accorde généreusement, Marc Mongeau est un illustrateur occupé qui passe des affiches publicitaires aux pages éditoriales ou aux livres pour enfants. Et plutôt que de se donner le crédit d'autant d'activité créatrice, ce grand timide affirme qu'il a beaucoup de chance de pouvoir vivre de ses dessins. Ce qu'il omet d'ajouter, c'est que la chance ne vient pas toute seule et qu'il faut une bonne dose de détermination et de clairvoyance pour alimenter une telle énergie!

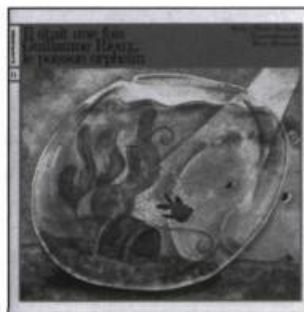
De l'importance du lieu

Comment lui est venu ce goût fondamental de produire des images? Né à l'Île-du-Prince-Édouard et venu très jeune au Québec, l'enfant a été marqué par les lieux qu'il a successivement habités. Lieux nombreux qui, le plus souvent, se sont trouvés (est-ce un hasard?) proches du fleuve. La famille et, avec elle, le jeune enfant captent peut-être déjà dans ce repère qu'est le Saint-Laurent une sorte de nécessité : c'est un chemin qui bouge! Et alors qu'il est encore adolescent et vit à Québec, il entend parler d'un concours organisé par le quotidien *Le Soleil* : il envoie son dessin et gagne! Le prix du concours est une session de cours de dessin donnée au Musée du Québec. «Quelle idée géniale que d'offrir cela en cadeau à des jeunes!» me dira-t-il. Il oubliera le nom du professeur et celui de ses camarades, il oubliera même de quoi était composé le cours. Ce qu'il garde en lui, c'est la mémoire du lieu. Un lieu habité, habillé de tableaux de toutes les



couleurs, de tous les genres et de toutes les époques, un lieu qui avait peut-être aussi une odeur, une personnalité, avec ses planchers de bois brillant, ses plafonds hauts. Un lieu de rendez-vous, riche d'une certaine atmosphère, d'une certaine lumière... Partir de chez soi avec son car table à dessin, prendre l'autobus seul pour se rendre au musée dans le grand parc sur les plaines d'Abraham, et y passer une bonne demi-journée par semaine, quoi de mieux pour s'exercer à la liberté... et au dessin!

Cette initiation aura certainement son importance dans le choix que fera bientôt Marc Mongeau, devenu montréalais, de s'inscrire non pas en arts plastiques purs mais en graphisme, au Cégep d'Ahuntsic. Car, dans les priorités de l'artiste, il y a aussi quelque chose d'éminemment concret et pratique. Le futur illustrateur sera de la même promotion que ses amis Stéphane Poulin et Pierre Pratt. Et c'est avec Stéphane qu'à la fin des cours il fera le commerce de petits dessins en noir et blanc, dans les cafés... On le retrouve bientôt chez Mondia avec Robert Doutre où il fait ses premières expériences de publications d'albums scolaires pour enfants. Concilier les responsabilités de la vie de famille avec celles d'un travail à la pige n'est pas chose facile. Surtout dans un marché aussi étroit que celui du livre pour enfants au Québec! Aussi Marc Mongeau ouvre-t-il son champ d'intervention au domaine éditorial. Comme bien d'autres illustrateurs, il cumule plusieurs fonctions. Mais celle qui lui tient le plus à cœur n'a rien de vraiment professionnel. «Tu me demanderais ce qui est le plus important dans ma vie : sans hésiter, je répondrais que ce n'est pas le métier que j'exerce, mais bien mon rôle de père.» David, Matilde, Rosalie et le tout jeune Arthur occupent ainsi les pensées les plus vives de Marc Mongeau. Une sorte d'harmonie semble régner dans le lieu qui est le sien. Quelque chose de calme, de serein. Au salon, un piano, quelques partitions ouvertes qui attendent le retour de Matilde, Rosalie ou David, un rayon de soleil, des plantes, le bébé Arthur, tout blond et joyeux qui gazouille dans les bras de sa mère... Le lieu pour le travail plastique est à peine différent. Nouvellement construit, dans la cour de sa maison, l'atelier n'est pas tout à fait fini : un lieu à faire, à apprivoiser, un lieu qui se laissera progressivement habiter, lui aussi, par la création. Tout petit, il me fait penser à un nid! Quelque chose d'intime et de précieux. Un endroit où le geste de dessiner se fait sans détour, comme s'il était appelé, par son nom!



Une œuvre de plein espace

Le travail de Marc Mongeau est facilement reconnaissable. De toujours, ou presque, ses personnages s'effilochent et ont tendance à se laisser flotter dans la page. Est-ce si important que tout le monde ait les pieds bien plantés au sol? L'artiste observe que les enfants entrent aisément dans l'univers de ses dessins, qu'ils vibrent et en saisissent le sens, il convient que ce n'est pas toujours le cas des adultes! Pour Marc Mongeau, la communication avec le véritable destinataire est essentielle. Et cette communication n'est pas obligatoirement réfléchie, intelligente. De la même manière que lui exprime les choses avec des couleurs lumineuses (des jaunes verdoyants et des roses si doux), avec des formes, le plus souvent courbes et que l'impression générale livrée par ses pages a au moins autant d'importance que l'histoire qui est racontée, de la même manière on peut naviguer dans la joie de ses dessins, dans l'anxiété, la peur ou autre chose. Le travail de Marc Mongeau ne suit aucune mode, aucune école. Il est sa propre nécessité.

Le plus souvent, l'artiste travaille à l'aquarelle. Ce choix n'est pas anodin si on considère les possibilités de transparence, de légèreté qui sont associées au médium. Le chemin que prend alors la couleur est progressif : on ne peut marquer de forts contrastes qu'à la toute fin du parcours coloré. Une technique de patience et de raffinement que Marc Mongeau pratique à mi-voix, au secret de son atelier.

L'illustrateur est critique mais, contrairement à d'autres, ne rejette pas systématiquement ses anciennes productions. Il entretient même une sorte de ferveur pour l'un de ses albums, pourtant peu récent, *Le cheval du désert*, écrit par André Vandal et publié aux défuntes Éditions Ovale, à la

fin des années 80. Ce qui importe, c'est la dose de liberté laissée à l'image. J'allais dire à l'imaginaire! Une histoire, des mots, mais aussi de l'espace pour que l'image s'étale et donne aussi son point de vue.

Mais il y a plus. Marc Mongeau, qui ne cesse d'affirmer qu'il ne sait pas dessiner, est un de ceux que la représentation de choses fictives ou irréelles ne contraint nullement. Au contraire! Il semble fait pour créer

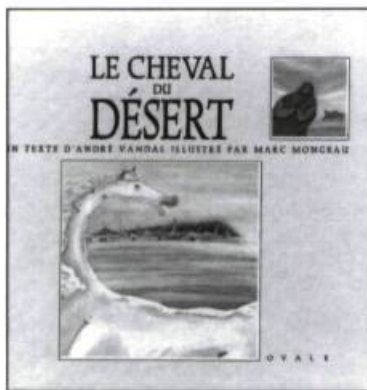
de toutes pièces un personnage presque humain, pas tout à fait animal, un peu fleur, cerf-volant, ruisseau, rêve ou autre chose... On me permettra le plaisir de plonger plus avant dans quelques-unes de ses œuvres.

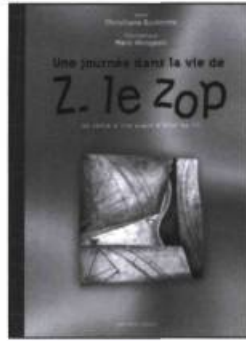
Ouvrir l'enclos

On peut ainsi observer d'abord la nature et l'importance du lieu dans la représentation des animaux de Marc Mongeau. Outre les gros plans qui parfois déplacent le point de vue jusqu'à effleurer l'abstraction, l'animal est positionné dans un rapport étroit avec son espace, qu'il soit paysage ou autre. Ainsi, *Le cheval du désert*, dès la page couverture, a la courbe décidée qui encercle le décor de maisons, de montagne et de sable. L'attitude joyeuse de l'animal préfigure l'aboutissement de l'histoire. Son flanc, qui occupe le bon quart de l'espace, est orienté vers la gauche de la page et pourrait ici ramener au passé de notre lecture. Mais le cou et la tête tracent ce geste ouvert dans le ciel, vers la droite. L'œil joyeux semble nous appeler, et la tête, elle, livre un profil bien marqué : la proposition d'aller vers la droite et d'ouvrir le livre est ainsi doublement marquée. En revanche, la ligne d'habitations, bien campée au centre de l'image, se trouve protégée des bords extérieurs et s'offre, calmement, à notre regard en même temps, pourrait-on dire, qu'elle semble nous regarder. Un étonnant échange, direct mais lointain et silencieux, se trouverait encouragé par le cheval. Avions-nous remarqué que son flanc a du mouvement et fait penser à une vague écumante et forte? Avions-nous vu que sa crinière a des allures de voile de mariée? Et qu'il y a de la fête, au cœur de cette page couverture?

De l'oiseau et du chien

Marc Mongeau a illustré plusieurs des textes de Christiane Duchesne, qui offrent chaque fois un espace à combler par l'image. L'espace de dire devient espace d'échange. Dans la page couverture du roman *Gaspard ou le chemin des montagnes*, l'espace se déploie de diverses manières et établit un rapport paradoxal entre les éléments. Ainsi, la taille importante de l'oiseau qui excède son rectangle de ciel s'oppose à l'espace reclus de son attitude. Par ailleurs, de voir ses pattes vis-à-vis du sommet enneigé de la montagne crée un étonnant raccourci. Évidemment, il y a aussi Gaspard, l'enfant à lunettes, que l'oiseau permet d'apercevoir juste en dessous de son aile... Et ce dédoublement de regards, ronds,





Z-le zop

amplifiés et ouverts dans une même direction. L'espace de l'oiseau est aussi celui des feuilles et de l'arbre, celui qui se trame d'habitude dans les hauteurs des branches, à l'automne, alors que l'herbe de la montagne, plus bas, est jeune, que les fleurs sont timides et que la neige achève de fondre. Le temps qu'il faut pour passer du printemps à l'automne a peut-être quelque chose à voir avec celui que l'enfant prendra pour lire l'histoire.

Le roman *La Vraie Histoire du chien de Clara Vic* a une aventure qui associe encore le tout proche et le très lointain. Jouant sur l'effet-fenêtre du cadre de l'image, la tête du chien se dresse dans une magistrale oblique, qu'on pourrait voir soulignée par les deux oreilles parallèles. Cette tête arrête en fait le glissement vers la droite : la ligne du mur, le tracé des pierres, l'étrange maison et l'ombre du personnage à la valise. Quand plusieurs des éléments basculent, il y a une sorte de malaise à voir quand même, au bout du paysage, l'eau verte d'une mer parfaitement horizontale. Ce petit triangle de tranquillité, en haut à gauche, sert de faire-valoir à l'effet de tangage proposé par le premier plan. Mais n'annule en rien l'impact important de la tête du chien. Le moment veut s'arrêter devant ce regard noir et brillant, devant ce personnage déterminant pour le sens de l'histoire, qui pose ici pour son portrait.

Chevauchée et autres envolées



Marc Mongeau a une fascinante habileté à inventer des formes qui, par la force du pouvoir d'évocation, nous amènent ailleurs. Quand on regarde la chevauchée des enfants dans l'espace de l'affiche de la Dictée Paul-Gérin-Lajoie, de quel lieu parle-t-on? Vers quelle destination l'image nous engage-t-elle? Rouge, bleu, orangé, vert... Concentration chromatique dans la forme du centre. Dans le mouvement proposé. Décloisonner l'espace, s'en tenir à l'énergie, libre, essentielle. Comme une sorte de nudité. Marc Mongeau ne semble pas préoccupé par ce problème (de montrer la nudité dans des pages pour enfants) qu'il déjoue d'une certaine manière. Ainsi, le personnage de *Z-le zop* afficherait, sans fausse pudeur, sa nudité toute rose dans les pages de l'histoire de Christiane Duchesne. Si on s'en tient aux tein-

tes de la carnation et à l'absence de vêtements, oui, Z-le zop est nu. Sans provocation. Simplement. Mais sa nudité est sobre : le corps est-il un véritable corps? En tout cas, la tête est immense : c'est elle qui interroge tout le temps, mais c'est le personnage entier qui veut savoir et qui, dans une sorte d'accomplissement de naïveté et d'humilité (nudité), règle aussi les problèmes des autres.

Quelle est la liberté manifestée dans l'illustration éditoriale «Without the Mango Tree» pour le *House Beautiful Magazine*? Il y a certes le jeu d'échelle qui rapetisse exagérément la fillette en rouge, assise avec sa poupée sur le fauteuil de droite, qui allonge de surprise les bras des deux personnages en jaune du bas, qui accentue les torsos du couple causant bien gentiment, à droite. Il y a tout cela et plus encore. Ce grand tapis jaune, présenté en pastille tournoyante, et sur lequel on danse, a de quoi surprendre! Zone claire, plutôt vide, mais surtout très centrale et ronde comme un soleil. La présentation plane de cette surface nous fait remonter, comme spectateurs, au-dessus de l'œuvre pendant que les danseurs ne semblent nullement dérangés par cette étrange perspective. La déviation des points de vue ferait penser au cubisme, mais en plus aléatoire et sans montrer tous les aspects d'un même objet. C'est la concentration vers le centre qui importe. Le chien fou qui arrive par la droite inciterait à faire tourner plus vite encore ce cercle, en déplaçant les ombres... Mais, le couple enlacé au centre de cette piste, est-il vraiment en train de danser? Observons enfin le lieu choisi par l'artiste pour signer la page, près du centre, de ce tapis médaille, cœur ou soleil. Le geste a de la détermination : il entretient, lui aussi, la dynamique du regard.

Rencontrer un illustrateur, c'est avoir le privilège d'accéder à tout un univers de création, de priorités, de réflexions, de réussites et de difficultés. C'est surtout prendre contact de plus près avec une œuvre. Si Marc Mongeau vit

(suite et fin en page 70)



Marc Mongeau (suite et fin)

bien de son travail, c'est qu'il a des contrats avec des éditeurs américains, dans le domaine scolaire ou éditorial : «C'est la portion "frigo" de mes illustrations!» me dira-t-il. Et à l'instar de plusieurs de ses collègues québécois du livre pour enfants, il persiste et signe ici quelques albums, des pages couvertures de romans. Un peu comme s'il s'agissait d'une mission, d'un plaisir aussi. Celui d'être toujours cohérent et généreux.

lu

Parmi les ouvrages illustrés par Marc Mongeau, on peut citer :

- BEAUDOIN, Louise. *Les animaux et leurs petits*, Waterloo, Michel Quintin, 1987.
- DUCHESNE, Christiane. *Une journée dans la vie de Z-le zop*, Montréal, Les 400 coups, 2000.
- DUCHESNE, Christiane. *La Vraie Histoire du chien de Clara Vic*, Montréal, Québec/Amérique, 1990.
- DUCHESNE, Christiane. *Gaspard ou le chemin des montagnes*, Montréal, Québec/Amérique, 1984.
- KUSHNER, Donn. *The Dinosaur Duster*, Toronto, Lester Publishing Limited, 1992.
- MAJOR, Henriette. *Avec des yeux d'enfant*, Montréal, Hexagone, 2000.
- MONGEAU, Marc. *La dinde aux écrevisses*, Laval, Les 400 coups, 1999.
- POULIOT, Monique. *Sophie*, Montréal, Doutre et Vandal Éditeurs, 1990.
- RICHER, Marielle. *Les Perroquets Tralalères*, Montréal/Radio-Québec et Saint-Laurent/Les Publications Charlesrois, 1987.
- SYLVESTRE, Louise. *C'est tout comme... Petit précis d'anatomie comparée*, Waterloo, Michel Quintin, 1988.
- TURCOTTE, Élise. *Il était une fois Guillaume Rioux, Le poisson orphelin*, Montréal, La courte échelle, 2001.
- VANDAL, André. *Le Cheval du désert*, Outremont, Ovale, 1989.

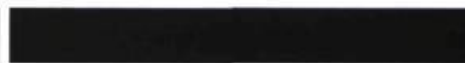
Rencontre avec deux femmes remarquables (suite et fin)

élabore, organise, encore et toujours, des ateliers thématiques et multidisciplinaires qui mettent en relation émotive et spatiale enfants, adolescents et adultes, théâtre, musique et arts visuels et dont les résultats sont présentés dans les foyers des théâtres avant les représentations de *Rosemonde*, de *L'Histoire de l'oie* et de *Leitmotiv*. Un grand chemin parcouru animé de convictions profondes qui ont mené à la fondation d'un festival de théâtre pour enfants, nommé aujourd'hui les Coups de théâtre, à la revendication de conditions favorables de tournée, à la fondation de la Maison Théâtre, au changement de vocable «pour enfants» en «tout public», à renommer la Marmaille Les Deux Mondes, à la traversée de la planète et à la construction de leur propre salle de répétition et de représentation, au cœur de la Petite Italie. Les Deux Mondes sont toujours bien vivants : éternels provocateurs de changements et grands ambassadeurs du Québec à travers le monde. Marie-Francine Hébert écrit, encore et toujours. Dans son parcours, le théâtre n'est pas une page définitivement tournée, seulement d'autres supports ont pris, au fil des ans, davantage de place : les albums, les romans, la télévision, le film d'animation. Auteure de la première heure de La courte échelle, son premier roman, *Un monstre dans les céréales*, fait aussi l'effet d'une bombe. Alors qu'un préjugé défavorable à l'égard des enfants et de la lecture circule dans les librairies et dans les corridors des hautes instances de l'éducation, il se vend à plus de 80 000 exemplaires. Entêtées, passionnées, elles n'ont jamais renoncé et cessé de prendre des risques. Et puis, ce jour du 11 septembre, un mur s'est levé.

M. R. : «Cette journée-là, j'animais à Québec un premier atelier sur la violence. C'est la première fois de ma vie que je suis arrivée aussi tard à un atelier. Je n'avais pas envie d'y aller. Mais, il ne faut pas s'arrêter...»

M.-F. H. : «On ne peut plus faire semblant que le mal, ça n'existe pas. J'ai été pendant des jours et des jours à me poser la question : "Mais qu'est-ce que je vais dire aux enfants?" Je ne veux pas être un miroir. Mais qu'est-ce que tu dis aux enfants quand quelque chose d'aussi énorme arrive? J'ai trouvé une réponse pour moi. Au début, je disais que j'écrivais pour changer le monde. Puis j'ai trouvé ça prétentieux. Mais maintenant, je retrouve cet idéal et je l'assume. Je fais ça pour essayer de fabriquer de l'espoir, de la beauté, de l'amour. Oui, je fais encore ça pour changer le monde!»

lu



40 (vol. 15, n° 3)
Hiver 1993
Spécial 15^e anniversaire : Témoignage des anciens directeurs
Dossier : La science-fiction.
Hommage à Yves Beauchesne.



44 (vol. 17, n° 1)
Printemps-Été 1994
Dossier : Le roman policier.
Les autochtones et les autres.
Entrevue : Michèle Marineau, auteure.



51 (vol. 19, n° 2)
Automne 1996
Dossier : Théâtre jeunes publics.
Réal d'Anjou, pionnier de l'édition pour jeunes.
Entrevue : Anne Villeneuve, illustratrice.



52 (vol. 19, n° 3)
Hiver 1997
La nouvelle Maison Théâtre.
Les prix littéraires.
Les Éditions Jeunesse.
Le cycle d'Aurélié.
Entrevue : Yvon Brochu, éditeur.



59 (vol. 22, n° 1)
Printemps-Été 1999
Entrevue : Danielle Simard, auteure.
Le discours éditorial sur la lecture des jeunes.
Les bibliothécaires au primaire.



60 (vol. 22, n° 2)
Automne 1999
Dossier : L'image des enseignants dans la littérature jeunesse.
Entrevue : Bruno St-Aubin, illustrateur; M.-D. Croteau, auteure.
Tourelu : La série Rosanne, de P. Daveluy.